



HAL
open science

Identification du processus de transmission dans la philosophie ancienne

Stéphanie Couderc-Morandeau

► **To cite this version:**

Stéphanie Couderc-Morandeau. Identification du processus de transmission dans la philosophie ancienne. Processus de transmission dans les familles de migrants ou issues de l'immigration : regards croisés, Presses universitaires du Septentrion, pp.21-32, 2019, 978-2-7574-2854-2. halshs-01619188

HAL Id: halshs-01619188

<https://shs.hal.science/halshs-01619188v1>

Submitted on 11 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Identification du processus de transmission dans la philosophie ancienne / Stéphanie Couderc-Morandea¹

Revenir sur le concept même de transmission à travers des textes émanant de la philosophie ancienne et plus spécifiquement de la philosophie platonicienne apparaît comme une nécessité pour comprendre les enjeux des processus de transmission à l'œuvre dans les sociétés européennes des premières décades du XXI^e siècle. Et, citer certains textes anciens n'est pas faire acte de transmission mais plutôt celui d'ouvrir (ou de ré ouvrir) des champs de réflexion.

Chez les Anciens, la transmission en tant que telle est une notion forte, omniprésente, développant la connaissance, liant le monde céleste (rempli de divinités représentant des modèles de pensée) au monde terrestre. Il ne s'agira pas toutefois de s'interroger sur les différents modes de transmission (ascendant, descendant, oral et écrit) mais d'en comprendre la finalité, son rôle dans les cités, ce vers quoi elle tend. A quoi sert la transmission, qu'apporte-telle à l'individu ? Pourquoi transmettre ?

La transmission se place au cœur de la pensée grecque et prend tout son sens à travers la philosophie platonicienne particulièrement exposée à travers les oeuvres de *La République* et *Les Lois*, représentatives de ce processus. Dans les dialogues platoniciens, on transmet notamment des idées, des savoirs ; les personnages sont destinés à un rôle précis : celui de faire accoucher les idées via le jeu de la rhétorique (partie I). Mais, la transmission ne se limite pas à ce processus : elle va au-delà. La connaissance vraie passe également par l'échange, la communication avec autrui, elle est mouvement (mouvement ascendant). Par quels moyens prend t-elle forme dans l'idéal platonicien ? (partie II).

I/ Le processus de transmission via l'éducation

a/ Définition

Avant de poursuivre notre réflexion, définissons le sens même du terme « transmission » : que signifie t-il ? Dans le *Dictionnaire étymologique de la langue française*, le mot transmission provient du préfixe *trans* qui signifie *au-delà de* et de *missio* qui renvoie à l'action de transmettre dans le sens de faire passer d'une personne à l'autre. Dans le *Dictionnaire latin/français (Gaffiot)*, le mot *transmissio* dans sa globalité est le trajet, la traversée, le passage. Le verbe *transmitto* (en français transmettre) a pour définition : *envoyer de l'autre côté, envoyer par delà*.

Ces définitions sont pertinentes. Elles dévoilent une signification commune : celle de l'action, du mouvement, comme si on allait d'un point à un autre. Et cette idée

¹ Stéphanie Couderc-Morandea, Ingénieur CNRS (UMR6297, DCS) / Docteur en philosophie, Université de Nantes.

de *mouvement*, de *traversée* subsiste dans la construction de la pensée grecque. Elle est omniprésente dans la philosophie présocratique puis platonicienne. La transmission désigne le mouvement parce que l'univers tout entier est mouvement engendrant l'harmonie. Cette idée est à l'origine de la pensée helléniste: « Héraclite d'Ephèse déclare en effet que toutes les choses sont conversion du feu. Il établit aussi un certain ordre et un temps défini du changement du monde selon une nécessité fatale »². Tout passe, rien ne demeure et comparant les existants au flux d'un fleuve, il déclare par le célèbre aphorisme : « L'on ne saurait rentrer deux fois dans le même fleuve »³. Héraclite (appartenant à l'école d'Ionie) pensait le monde sans repos ni immobilité (affirmant que c'était le propre de la mort) et considérait le mouvement inhérent à toutes choses⁴. Ce mouvement caractérise la transmission qui s'effectue du monde céleste vers le monde terrestre, de l'homme âgé vers l'homme jeune, de l'homme fort vers l'homme faible⁵. Ce mouvement symbolise l'éternité et par là-même sa perfection, la perfection du monde.

b/ Transmission et connaissances

La transmission s'entend sur le registre du savoir chez les grecs parce qu'elle développe la connaissance. Par la transmission, on sort de l'ignorance pour atteindre l'instruction. Le passé, dans le sens de l'origine, du commencement, est connaissance. Il en représente le socle, les fondements, la solidité. La mémoire, elle, est le garant de ce passé, de ce qui a été. Elle a pour fonction de rappeler ce passé, de prolonger sa temporalité dans le futur. Et, c'est en se tournant vers le passé que l'individu peut s'élever à la connaissance vraie. La transmission est un processus qui prend son point de départ dans le passé pour venir se prolonger dans le présent ou un futur proche et lointain. La temporalité est essentielle dans la construction du savoir. L'action de transmettre prend en compte cette temporalité. La transmission des connaissances correspond à un cycle symbolisant l'éternité.

Dans *La République*, Platon a pour finalité de concevoir une cité idéale⁶. Elle est rythmée par une temporalité ordonnée faisant continuellement référence au passé, au commencement.

Tout d'abord, il est intéressant de remarquer que les personnages qui organisent ce dialogue, ne sont pas neutres. Ils appartiennent à des temporalités différentes. Le long entretien que forme *La République* et que Socrate rapporte d'un seul trait, est censé avoir eu lieu au Pirée dans la maison de Céphale. Et justement, Céphale, chez qui se trouvent réunis les amis de Socrate, comporte deux caractéristiques : celle d'être un

² *Commentaire sur la Physique d'Aristote*, 23, 22 repris in J.-P. Dumont, *Les écoles présocratiques*, Paris, Gallimard, 1991, p. 56.

³ *Idem*

⁴ Bien qu'établissant des principes et des règles de vie différents de ceux d'Héraclite, Pythagore de Samos construit son mode de pensée autour du mouvement, influencé lui-même par la pensée égyptienne.

⁵ L'homme fort possède les vertus distinctes de l'élite à savoir : la sagesse, le courage et la tempérance.

⁶ Platon, *La République* in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, vol. I, 1940, coll. La Pléiade.

vieillard (symbolisant le passé) et celle d'être un Etranger domicilié (et nous verrons la place que Platon lui accorde dans la cité). Par conséquent, il est exclu de la vie politique athénienne. Il est précisé qu'il partage ses derniers jours entre de sages entretiens et le culte des dieux. Autour du vieillard Céphale viennent se grouper ses fils, Socrate, et quelques-uns des disciples de ce dernier. Ce dialogue, où la transmission des idées y est centrale, se passe entre des personnes d'âges différents : de jeunes gens sophistes, dont l'art est superficiel et ne mérite même pas le titre d'art (*Phèdre*, 260^e), ayant le rôle des élèves qui posent les questions au maître ; et puis, des personnes plus âgées qui répondent aux questions. Le passé représente la connaissance et, la jeunesse l'ignorance. L'art de transmettre est passage des connaissances via une méthode : la dialectique. Car l'âme est comme la vue que trouble aussi bien le brusque passage de la lumière à l'obscurité que de l'obscurité à la lumière : elle possède naturellement la faculté de connaître, comme l'œil celle de voir⁷. Mais c'est l'éducation qui aura pour but de bien orienter cette faculté. Et elle concerne l'individu dès son plus jeune âge : « Maintenant, ne sais-tu pas que le commencement, en toute chose, est ce qu'il y a de plus important, particulièrement pour un être jeune et tendre ? C'est surtout alors en effet qu'on le façonne et qu'il reçoit l'empreinte dont on veut le marquer » (*La République*, 377b). Le commencement représente le départ, le début de l'acquisition des connaissances, et il ne faut pas le manquer : il désigne la ligne directrice à suivre, ce point qui conduit vers la finalité de la vie et lui donne un sens⁸.

Ensuite, Platon met en avant le rôle de l'éducateur qui *façonne* l'enfant à l'instar du démiurge qui, lui, *façonne* le monde⁹. Le petit enfant est souple, malléable. Platon insiste sur l'importance des influences subies dès le plus jeune âge. Si-celles-ci sont mauvaises, elles sont alors assimilées au danger. Car elles laissent des traces, une empreinte dans la mémoire de l'individu, très marquée. La mémoire est le lieu où s'entassent les souvenirs, elle ne doit donc pas être envahies par le mensonge, les fausses informations. D'où l'importance de la temporalité du transfert des connaissances. Réalisé trop tard, celui-ci perd de son efficacité dans son action même de communiquer des principes éducatifs.

Platon assure un ordre dans la manière d'éduquer, de faire passer la connaissance au petit enfant, futur citoyen de la cité. Et l'un des principes éducatifs réside dans le fait d'écarter les enfants des faux discours, qui détournent l'âme de la vérité. Socrate questionne à ce propos : « Ainsi, laisserons-nous négligemment les enfants écouter les premières fables venues, forgées par les premiers venus, et recevoir dans leurs âmes des opinions le plus souvent contraires à celles qu'ils doivent avoir, à

⁷ Voir le passage (*La République*, 518^e-519^e) : « L'éducation est donc l'art qui se propose ce but, la conversion de l'âme, et qui recherche les moyens les plus aisés et les plus efficaces de l'opérer ; elle ne consiste pas à donner la vue à l'organe de l'âme, puisqu'il l'a déjà ; mais comme il est mal tourné et ne regarde pas où il faudrait, elle s'efforce de l'amener dans la bonne direction ». Voir également le livre VII de *La République*, *Le mythe de la Caverne*.

⁸ Une comparaison s'impose entre le mode de pensée platonicien et celui des Présocratiques où Héraclite expose l'idée de commencement comme un élément essentiel dans le cycle de vie : « Les corroyeurs tendent, assouplissent, battent, lavent. L'éducation des enfants fait de même. Quand on fait des tresses, on tresse en rond ; partant d'un commencement, on aboutit à un commencement. Même est le cycle corporel : par où il commence, par là il finit », J.-P. Dumont, *op. cit.*, p. 103.

⁹ Voir le *Timée* de Platon in *Œuvres complètes*, *op. cit.* vol. II, 1950.

notre avis, quand ils seront grands ? » (*La République*, 377b-378b) Après une réponse négative de l'Assemblée, Socrate poursuit :

« Donc, il nous faut d'abord, ce semble, veiller sur les faiseurs de fables, choisir leurs bonnes compositions et rejeter les mauvaises. Nous engagerons ensuite les nourrices et les mères à conter aux enfants celles que nous aurons choisies, et à modeler l'âme avec leurs fables bien plus que le corps avec leurs mains ; mais de celles qu'elles racontent à présent la plupart sont à rejeter » (*La République*, 378b).

Socrate démontre l'importance du choix des beaux récits, ceux qui élèvent l'âme avec toujours cette idée en tête de la former, la construire comme les nourrices modelent les corps des petits enfants par leur massage. Il y a donc méfiance des faiseurs de fables car ils ne sont pas porteurs de la connaissance vraie. Ils sont perçus comme des personnages qui peuvent détourner l'âme de la vérité. Ici, s'oppose le *mûthos* au *logos* (le mythe à la raison) où Platon modifie radicalement le sens du discours. Le mythe apparaît comme un message du passé où une collectivité transmet de génération en génération ce qu'elle veut garder en mémoire de ce qu'elle considère comme son passé. Passé, dont le point de départ, se confond avec l'origine des dieux et qui a pour limite inférieure une époque assez éloignée pour que le narrateur se trouve dans l'impossibilité de vérifier la validité du discours qu'il tient, soit qu'il ait été témoin des événements qu'il rapporte, soit qu'il fonde ses dires sur ce que lui a rapporté quelqu'un qui en a été le témoin. D'où l'importance du travail du poète qui porte à la fois sur la forme mais aussi sur le contenu du mythe. Le mythe représente ainsi un message du passé mais seulement vérifiable. Et si Platon s'intéresse tant au mythe, c'est qu'il veut en briser le monopole pour imposer le type de discours qu'il entend développer : le discours philosophique : « Dès lors, n'appartient-il pas à la raison de commander, puisqu'elle est sage et a charge de prévoyance pour l'âme tout entière, et à la colère d'obéir et de seconder la raison ? » (*Idem*, 441^e-442^d). Il suscite alors une opposition entre *muthos* comme discours vérifiable au *logos* comme discours vrai. Le poète comme le philosophe a un statut précis. Le poète doit être un professionnel qui donne une interprétation du mythe dans des circonstances déterminées où interviennent des considérations d'ordre religieux, politique, esthétique. Mais, dans la plupart des cas, le mythe est raconté par des non-professionnels qui s'expriment en toute circonstance.

Considéré comme un futur citoyen, le jeune enfant ne doit pas être exposé à ces non-professionnels du récit. Il a besoin pour se construire d'un savoir véritable. Le rôle de l'éducation - dont le sens étymologique signifie *nourrir* - est de lui inculquer des valeurs lui permettant de devenir un homme juste, un citoyen dans une cité juste. Platon écrit : « Donc l'homme juste, en tant que juste, ne différera point de la cité juste, mais il lui sera semblable » (*Idem*, 435^d).

L'éducation passe par plusieurs apprentissages : la musique (qui doit aboutir à l'amour du beau), la gymnastique (qui fortifie le corps et rend subrepticement l'âme bonne), la forme pure des Idées comme les mathématiques (qui conduit à la vérité). Ces apprentissages correspondent à un ordre précis, censé apporter le raisonnement et la place du futur citoyen au sein de la cité. Ils façonneront des hommes complets et harmonieux. Ces apprentissages seront organisés en fonction du rôle que chaque individu aura dans la cité. Ceux destinés aux guerriers et aux professions manuelles ne

seront pas de même nature que ceux destinés aux gardiens (représentants de la sécurité), aux magistrats (représentants de la justice) et aux philosophes (à la recherche de la vérité). Leurs fonctions sont stratégiques au sein de la cité. Les uns doivent être capables de discerner un ami d'un ennemi ; les autres, le juste de l'injuste, d'autres encore, doivent discerner l'opinion de la vérité. A leur tête, des hommes d'âge et d'expérience, possédant le sens de l'intérêt commun, seront placés : « Or, il est évident que les vieillards devront commander et les jeunes obéir ... Et que parmi les vieillards il faut choisir les meilleurs » (*Idem*, 412^a).

Cependant, la cité doit constituer un tout et il importe que les différentes classes ne soient pas des castes fermées. Les magistrats ont le pouvoir d'attribuer à chacun, selon sa nature, le rang qu'il mérite, sans tenir compte des liens de parenté : « Aussi, avant tout et surtout, le dieu ordonne t-il aux magistrats de surveiller attentivement les enfants, de prendre bien garde au métal qui se trouve mêlé à leur âme¹⁰ » (*Idem*, 435^d). Platon explique, par la métaphore du métal (l'or, l'argent, l'airain, le fer), substance de l'âme, que chaque enfant disposant d'une bonne nature, peut atteindre un statut meilleur que celui pour lequel il était destiné. L'idée est de prendre le meilleur de chacun pour le transmettre à la cité, non pas en vue de son propre bonheur mais de celui de la cité, ce qui est bien différent : « ...la loi ne se préoccupe pas d'assurer un bonheur exceptionnel à une classe de citoyens, mais qu'elle s'efforce de réaliser le bonheur de la cité toute entière, en unissant les citoyens par la persuasion ou la contrainte, et en les amenant à se faire part les uns aux autres des avantages que chaque classe peut apporter à la communauté » (*Idem*, 519^c). La cité doit enfermer les quatre vertus cardinales : la sagesse (vertu suprême de l'Etat qui réside dans la classe des chefs) ; le courage qui a son siège dans la classe des auxiliaires de ces chefs. La tempérance, commune à toutes les classes qui établit entre elles, un parfait accord. Enfin, la justice réside dans l'accomplissement de la tâche qui incombe à chaque classe et, le recrutement de ces classes se fait d'après les aptitudes naturelles de chacun. La cité sera juste si les individus le sont en leur transmettant ce que Socrate appelle la « belle et bonne éducation » (416a-417b).

Dans *La République*, Platon propose un processus de transmission fondé sur des principes éducatifs inhérents à la cité modèle. La transmission se caractérise par la répétition, la donation de valeurs, de principes symbolisant l'identité de la cité. Elle forge la pensée, la stabilise par un socle de connaissances validées. Le jeune enfant se construit dans et par ce passé transmis, ce qui le conduit à l'âge adulte à mener certaines de ses actions prédéterminées et à vivre dans une cité où la liberté est assimilée à

¹⁰ Les personnages de Platon et leur rôle dans la cité, ne sont pas sans rappeler celui de Pythagore qui : « Après avoir servi de guide spirituel à l'assemblée des anciens par de nombreuses et belles interventions, il entreprit de conseiller les jeunes, cette fois sur les problèmes de l'adolescence, à la demande des magistrats de la cité ; puis ce fut le tour des enfants, accourus en masse des écoles pour l'écouter, et il en vint par la suite à organiser également des réunions réservées aux femmes », J.-P. Dumont, *op. cit.*, p.117. C'est dire la popularité de Pythagore qui s'intéresse même aux femmes, c'est dire aussi l'importance du rôle des magistrats dans la cité grecque.

l'habitude. L'habitude, symbolisant la stabilité, est-elle la finalité du mode de pensée de la philosophie grecque ? Il apparaît que non. L'habitude est un moyen pour ordonnancer la cité mais non une fin. En effet, la philosophie platonicienne n'envisage pas qu'un seul type de processus de transmission - d'une éducation constituée à partir de connaissances antérieures, figées - mais d'autres qui mènent à l'ouverture.

D'autres formes de transmission sont explicitement décrites, notamment dans le dernier dialogue de Platon *Les Lois ou de la Législation*. Et si dans *La République*, Platon pense une cité idéale dirigée par une poignée de philosophes et de magistrats qui ont été soumis à une longue et rigoureuse éducation disposant d'un savoir absolu et irrévocable, dans *Les Lois*, sa pensée évolue, se nourrit d'autres modes de connaissances. En effet, il ne s'agit plus de définir la cité parfaite correspondant à la perfection du monde céleste. Il s'agit plutôt d'une cité prenant compte des bouleversements politico-religieux et de la nature propre de l'homme.

II. Le processus de transmission via le monde extérieur

La transmission n'est pas synonyme de repli se nourrissant de la rigidité d'un système éducatif prônant le discours vrai. Platon dépasse ce cadre en pensant l'ouverture, l'ouverture vers l'autre, vers « l'Étranger » assimilé par définition à l'inconnu. La force de ce système est de réintégrer cet inconnu comme élément de richesse dont la transmission reste essentielle.

a/ Transmission et voyages

Les Lois est un des dialogues qui représente le plus clairement l'Étranger, sa place dans et hors la cité. Ce dialogue, très long, est composé de trois personnages dont il faut souligner leurs rôles car ils définissent le contexte. Il y a un Étranger porteur de la sagesse athénienne, Clinias provenant de Crète et Mégille de Lacédémone. La confrontation avec l'Étranger ne représente pas qu'un simple jeu littéraire, elle est partie constituante du raisonnement dont la finalité est d'exploiter d'autres modes de transmission en vue de sauvegarder une cité juste. Platon cherche à redéfinir la meilleure forme de constitution en tenant compte des facteurs décrits plus haut tout en proposant une ouverture vers le monde par le voyage, l'échange. Dans le livre XII, les relations extérieures que les hommes tissent entre eux y sont décrites et considérées comme *chose naturelle* : « Car, c'est une chose naturelle que, de pays à pays, il se fasse en tous genres un mélange des mœurs : étrangers qui, chez d'autres étrangers, introduisent des nouveautés » (*Les Lois*, 950^a). Il est inhérent à la nature humaine d'avoir des échanges, d'être tourné vers autrui.

Ces relations ne se forment pas sous le signe de la spontanéité : elles se déroulent selon des objectifs rigoureux à poursuivre : ceux de l'échange, de la correspondance, de la transmission réciproque de nouvelles connaissances au sein des cités. Par conséquent, Platon clarifie la nature de ces relations extérieures en définissant plusieurs types de situation. Il commence son récit par préciser les mouvements (intérieur/extérieur à la cité) des voyages : « En ce qui concerne les voyages en d'autres pays et lieux, comme en ce qui concerne l'accueil à faire aux étrangers (...) ». Le philosophe envisage un double mouvement dans les relations extérieures : le citoyen qui

peut sortir de la Cité mais également l'Etranger qui peut rentrer dans la Cité. Il est pour l'échange, le mouvement mais selon un ordre. Il régule ces mouvements de la façon suivante.

En ce qui concerne le citoyen qui sort de la cité :

« Interdiction absolue à quiconque a moins de quarante ans de faire, pour quelque motif que ce soit, aucun voyage à l'étranger : à personne en outre, jamais pour un motif privé, tandis qu'on le permettra, pour raisons d'Etat, à des envoyés ou ambassadeurs, ou aux délégués à des cérémonies internationales (...) et autant que possible, on enverra les plus beaux et les meilleurs, qui, dans ces réunions religieuses et pacifiques, contribueront à la renommée et à l'illustration de la Cité lui procurant un patrimoine de gloire capable de contrebalancer celui que procurent les exploits guerriers » (*Idem*, 951^a).

Les hommes politiques, ambassadeurs voyagent dans le souci de véhiculer le pouvoir de leur propre cité. C'est un échange utilitaire pour la cité.

D'autres personnes peuvent cependant voyager pour le compte de l'Etat, à travers « des voyages d'études ». Ces voyages sont considérés comme nécessaires pour Platon : ils représentent un autre mode de transmission de la connaissance.

« S'il y a des citoyens qui aient envie d'aller étudier plus à loisir les façons de faire des autres hommes, nulle loi ne doit les en empêcher : aucun Etat en effet, s'il est dépourvu de toute expérience des hommes, des mauvais comme des bons, ne pourrait jamais, (...), parvenir à un degré convenable de civilisation et de maturité, ni non plus, (...), sauvegarder durablement ses lois sans s'être rendu maître de celles-ci par l'intelligence et non pas uniquement, au contraire, grâce au pouvoir de l'habitude. » (951^b)

La connaissance ne se réduit pas à l'habitude de ce que l'on connaît. Un Etat ne peut rester enfermé dans ce carcan. Telle est l'idée qui jaillit à travers le déplacement. Ce sont les actions des citoyens avec l'extérieur qui engendrent de nouvelles connaissances, de nouvelles études pour développer de bonnes lois. Platon dévoile non pas une autre philosophie mais une philosophie plus pragmatique où la connaissance ne s'acquiert pas que dans le monde des Idées mais aussi dans le monde sensible, notamment en développant les voyages. Ainsi, le citoyen, qui sort pour étudier d'autres systèmes, doit rendre des comptes à une institution (qu'il nomme *Conseil Suprême de Surveillance Législative*) au sein de laquelle réside un *mélange d'hommes jeunes et d'autres plus âgés* (951^c). Il doit rapporter des éléments de connaissances qui seront jugés par ce *Conseil* :

« C'est à ce Conseil, vous disais-je, que devra se rendre, aussitôt de retour, celui qui a été chargé d'observer les règles de conduite accréditées chez les autres hommes ; et, soit qu'il ait rencontré des gens qui lui aient fait connaître certaines conceptions existant chez d'autres peuples relativement à l'institution des lois, à l'éducation des enfants et à la façon de les élever et qu'il expose ces conceptions, soit qu'il revienne ayant fait des réflexions personnelles, dans les deux cas il devra faire part de ses observations à l'ensemble du Conseil » (952^{b-c}).

Ces voyages d'études requièrent une vraie finalité : celle d'apporter de réelles connaissances destinées à être bénéfiques à l'organisation de la cité. Le processus de transmission se réalise par l'étude de systèmes extérieurs. L'observation d'autres

systèmes politiques, d'autres lois et de leur fonctionnement conduit à d'autres règles transmises à la cité si elles sont jugées bonnes pour elle.

b/ Transmission et étrangers

L'autre mouvement - l'étranger qui vient dans la cité - implique des règles strictes. Les conditions sont nombreuses et doivent être respectées par celui qui vient dans la cité.

Les étrangers appartiennent à quatre catégories distinctes : la première, concerne les étrangers qui viennent régulièrement l'été, ce sont ceux appelés plus ordinairement des *vacanciers*, « Ils volent tout bonnement sur la mer » (952^c) explique Platon. Ils ne doivent pas introduire de *nouveautés* mais simplement passer dans la cité et faire leurs affaires. Ce sont des étrangers de passage, comme la seconde classe d'étrangers, simples spectateurs « qui viennent chercher des spectacles pour les yeux et les oreilles » et cette classe d'étrangers doit être reçue « avec la meilleure hospitalité du monde » (953^a). La troisième classe d'étrangers sont ceux qui « viennent d'un autre pays pour quelque affaire intéressant l'Etat auquel ils appartiennent. C'est seulement aux généraux en chef, aux commandants de la cavalerie et aux chefs de bataillon de les recevoir » (953^b). Enfin, la quatrième et dernière classe, concerne l'étranger qui vient en observateur et là, une précision est donnée : celle de l'âge : « il ne faudra pas qu'il ait moins de cinquante ans » et sa mission doit se limiter à « examiner chez nous quelque belle institution, l'emportant pour la beauté sur ce qui existe dans les autres Etats ; ou bien celui de nous montrer, en un autre Etat, quelque institution possédant les mêmes caractères » (953^d). L'étranger possède un rôle déterminant. Il vient dans une cité pour observer ou apporter des choses positives dans les domaines du politique et de l'éducation « qu'il aille frapper à la porte de la demeure de celui qui est le Surintendant de l'éducation tout entière, avec la confiance d'être pour un tel hôte exactement l'hôte qui convient ! Ou bien encore à la porte de la demeure d'un de ceux qui ont remporté le prix de la vertu ! » (*Idem*).

L'étranger est cet intermédiaire qui transmet la bonne connaissance et est à la recherche des meilleures institutions. Il n'est pas simple objet de curiosité ; il est porteur d'une culture, d'un savoir différent qui oblige à remettre en question la position de l'autochtone. Une fois les échanges et la transmission des idées effectués, Platon précise que l'étranger doit partir, sa présence n'est plus nécessaire : « ...qu'il s'éloigne alors, comme un ami quittant des amis, recevant des présents et les honneurs qui siéent à l'honorer » (*Idem*). L'étranger est passage, mouvement ; il n'est pas citoyen de la cité et sa mission est courte : celle d'apporter un équilibre à la cité par son savoir extérieur mais rien de plus.

Par l'intervention de l'étranger, Platon dévoile un certain intérêt à l'égard des autres cités, des autres fonctionnements politiques qui y résident. Par conséquent, il appréhende autrui comme une richesse. Refuser d'observer ailleurs ce qui peut-être profitable, ce n'est pas assurer la stabilité des connaissances, celles des lois de la cité reposant sur la science du bien et du convenable. Partout où il y a quelques hommes excellents, il faut savoir écouter. La connaissance provient des autres, de leurs expériences, de leur savoir-faire. Les processus de transmission ne sont pas uniformes, ils incarnent la multiplicité des actions humaines.

Bien que l'individu soit toujours le résultat de son passé, d'influences collectives et qu'au moment du choix, il est limité dans sa vision des réalités par sa vie antérieure, il n'est pas enfermé dans sa finitude. Il peut échanger avec des êtres qui ont vécu et expérimenté ce que lui-même ignore. La confrontation avec l'extérieur lui permet de sortir de lui-même, d'être libre.

Ces extraits de textes empruntés à la philosophie platonicienne sont particulièrement pertinents parce qu'ils décrivent des processus de transmission qui constituent l'homme en tant que tel, ce qui le caractérise dans son humanité dès son origine, à savoir sa volonté à être. Transmettre, c'est apprendre, c'est se nourrir de connaissances et les perpétuer par la tradition qui constitue son identité, ce qu'il est. C'est aussi vouloir sortir de soi et ouvrir les yeux sur le monde extérieur et ce, parce que nous sommes des êtres de raison. C'est la raison qui nous pousse à chercher la vérité, à aller au-delà de soi. La transmission renvoie l'homme à son intelligibilité, à sa capacité à être libre dans ses pensées et ses actions. Par ce processus fondé sur le souvenir, l'échange, la communication, les actions humaines prennent tout leur sens.

